

Aux origines du capitalisme global ?

Entrepôts et postes d'échanges, les comptoirs des Compagnies sont aussi des lieux d'approvisionnement qui obligent les Européens à recourir à des intermédiaires, dans un contexte de concurrence féroce. Préfigurant le capitalisme moderne.

Entretien avec Giorgio Riello

L'Histoire : Décrivez-nous un comptoir d'une Compagnie des Indes.

Giorgio Riello : Comme les caravansérails, les comptoirs sont des lieux hybrides, à la fois entrepôts et places de marché. A la différence des caravansérails, toutefois, ils servent aussi de bases d'approvisionnement pour les agents des Compagnies, qui y acquièrent les produits destinés à la métropole. En Asie, la plupart des sites de production, tels que Jingdezhen (en Chine) pour la porcelaine ou la région de Madras (en Inde) pour le textile, sont situés à l'intérieur des terres, loin des côtes où sont implantés la plupart des comptoirs. Pour atteindre ces sites, les agents n'ont d'autre choix

que de passer commande à des intermédiaires. Ce sont eux qui transmettent les instructions, explicitant les modèles et les motifs choisis par les Européens aux producteurs locaux, qui doivent ensuite s'employer à les reproduire. Si l'essentiel de ces instructions a disparu, la complexité des motifs des textiles ou des porcelaines préservés permet de réaliser à quel point ces Français, Anglais,

Néerlandais et Portugais implantés en Asie étaient des clients exigeants !

Pourtant, dans ce système, les Européens ne sont pas en position de force. Il arrive que des intermédiaires peu scrupuleux ne livrent jamais les produits commandés et disparaissent avec l'argent des Compagnies. De même, les déconvenues à l'arrivée des marchandises dans les comptoirs sont fréquentes : il n'est pas rare que



DANS LE TEXTE

Gare à la qualité du tissu !

Voici déjà quelques années que nous avons commencé à fabriquer ici des foulards de coton, qui étaient très appréciés chez nous, mais, l'indigo étant devenu très cher ces derniers temps dans cette partie du pays, et la qualité du travail fourni par les tisserands ayant beaucoup diminué, nous avons résolu de vous envoyer des échantillons de l'entrepôt, et nous aimerions que vous nous fournissiez 5 000 pièces, aux conditions les plus avantageuses que vous pourrez

trouver. Cela n'a pour but que de vous montrer la qualité du tissu et l'éclat de la teinture [...] et vous devez ordonner aux tisserands, lorsqu'ils les fabriquent, de varier les damiers afin qu'il n'y ait pas trop d'un même motif, et qu'il n'y ait de mélange de rouge dans aucun d'entre eux."

Lettre du 10 juillet 1739 de l'administration de Fort St. George (Madras) à celle de Fort St. David (près de Cuddalore), printed by the Superintendent, Government Press, 1931, p. 31, trad. A Struillou.

L'AUTEUR Spécialiste de l'histoire des textiles et de la consommation au XVIII^e-XIX^e siècle, professeur à l'institut universitaire européen de Florence,



Giorgio Riello a notamment codirigé, avec Tirthankar Roy, *Global Economic History* (Bloomsbury, rééd. 2024).



Inspection Dans un entrepôt de Canton, six marchands néerlandais de la VOC, vêtus d'un costume noir, coiffés d'un bonnet blanc, vérifient la qualité de la marchandise en humant des échantillons de thé (gouache, 1770, Amsterdam, Rijksmuseum).

le produit livré n'ait rien à voir avec les besoins exprimés dans la commande. Si l'imprécision des instructions ou de simples malentendus expliquent beaucoup de ces erreurs, les producteurs choisissent parfois de prendre des libertés avec les commandes. Les différends sur la qualité des marchandises sont aussi courants, les intermédiaires tentant de surévaluer les prix, tandis que les agents cherchent systématiquement à sous-évaluer, pour payer moins cher. Mais il est fréquent que des agents malhonnêtes acceptent de surévaluer la qualité des marchandises, contre rétribution. A l'ouverture des caisses en Europe, la déception est bien cruelle...

On a longtemps cru que l'Asie avait été, pour les Européens, un lieu d'abondance, où il était très facile de se procurer toute une gamme de marchandises. On voit bien, en étudiant ce processus d'approvisionnement complexe et largement

inefficace, que c'est loin d'être le cas. D'autant que la concurrence est féroce. Il existe, évidemment, des petits comptoirs, situés dans les zones peu stratégiques, qui n'abritent que trois ou quatre personnes. D'autres, en revanche, gèrent des flux de marchandises bien plus importants et comptent plusieurs douzaines d'employés. Ces gros comptoirs sont disséminés dans des régions où la présence européenne est particulièrement dense. Dans le Coromandel, par exemple, toutes les Compagnies sont présentes dans un rayon de quelques centaines de kilomètres : les Anglais à Madras, les Néerlandais à Machilipatnam, Pulicat, Sadras et Nagapattinam, les Français à Pondichéry et les Danois à Tranquebar. Les marchands de ces comptoirs, qui cherchent tous à s'approvisionner en cotonnades, se livrent une guerre concurrentielle, favorisée par la circulation de nouvelles et de rumeurs d'un comptoir à

l'autre. Dans certains cas, des affrontements éclatent et les comptoirs les plus convoités changent de main : c'est ainsi que les Français, en 1746, ont pris Madras aux Britanniques.

Comment les Compagnies ont-elles modifié les régions où elles étaient implantées ?

L'établissement des Compagnies change à la fois peu et plein de choses dans la vie économique des régions concernées. Plusieurs d'entre elles, comme le Coromandel, étaient déjà des centres de production et d'échanges bien avant l'arrivée des Européens. Attirés par leur dynamisme économique, ceux-ci sont venus s'ajouter à une multitude de commerçants locaux, musulmans, juifs et arméniens, qui commerçaient dans l'océan Indien depuis des siècles, souvent sur de très longues distances. La trajectoire d'Abraham ben Jiyu, un marchand tunisien du XII^e siècle ▶

► opérant depuis Aden et la côte de Malabar, illustre parfaitement la portée mondiale de ce commerce régional depuis la période médiévale. On estime ainsi que les Compagnies ne captent qu'entre 10 à 50 % des productions locales de textiles en Asie : le reste continue d'être monopolisé par ces commerçants déjà implantés, qui pratiquent souvent un commerce transcontinental.

A l'inverse de certaines idées reçues, l'essor du commerce *via* le cap de Bonne-Espérance, sur lequel s'appuient les Compagnies, ne signifie pas la fin du commerce continental qui lui préexistait, bien au contraire. Ainsi, il n'est pas du tout sûr que l'établissement des Européens en Asie ait réellement amplifié la portée mondiale du commerce pratiqué à partir de ces régions.

Néanmoins, il est évident que les activités des Compagnies ont eu, à terme, un impact déterminant sur la vie des régions productrices. Comme je l'ai déjà évoqué, les Compagnies rencontrent d'énormes problèmes pour se procurer certaines marchandises fabriquées dans l'arrière-pays. La demande des Compagnies a entraîné une hausse des prix, mis le système productif sous pression et incité les Européens à s'aventurer plus profondément à l'intérieur des terres pour tenter de contrôler directement la production.

A partir du milieu du XVIII^e siècle, les Britanniques décident ainsi d'aller tout droit s'approvisionner dans les villages indiens. C'est un échec retentissant, qui désorganise les économies locales et pousse de nombreux artisans à fuir leur village. Mais le processus est lancé : c'est une étape décisive dans l'établissement de la domination coloniale dans ces régions.

En quoi ces comptoirs ont-ils stimulé l'émergence d'un capitalisme mondial ?

On a tendance à associer la naissance du capitalisme à une ville, qu'il s'agisse de Florence à la Renaissance, d'Amsterdam au XVII^e siècle, ou de New York au XIX^e. Cette idée, que le capitalisme puisse avoir un unique

lieu de naissance, me semble devoir être remise en question. Je le conçois plutôt comme une force globale, à la fois positive et négative, qui se développe comme un système d'interaction entre localités. Les comptoirs sont, précisément, le genre de lieu où un tel système prend forme, tout comme le seront ensuite les plantations esclavagistes des Antilles ou du sud des États-Unis.

Il faut se garder d'une vision trop angélique de ce qu'étaient ces comptoirs : comme les plantations, ils sont marqués par la violence, les conflits et les guerres, non seulement entre les Compagnies, mais également entre les Compagnies et les pouvoirs locaux. Et ils concentrent d'intenses activités économiques et occasions de profit qui, comme je l'ai dit, échappent largement au contrôle des Européens. Loin d'être de simples antennes d'organisations européennes opérant à l'étranger, les comptoirs s'insèrent, parfois avec de grandes difficultés, dans des contextes locaux auxquels ils doivent s'adapter. C'est la relation entre les Européens, les intermédiaires et les producteurs locaux qui façonne le fonctionnement de chaque comptoir. Par exemple, le comptoir de Madras, situé sur la côte de Coromandel, est spécialisé dans l'approvisionnement en textiles de coton. La vie économique y est rythmée par les relations des Britanniques avec l'autorité locale – le *nayak* – qui autorise leur présence, comme par les interactions avec les marchands locaux, qui jouent le rôle d'intermédiaires, et les artisans de l'intérieur auprès desquels ils se fournissent. En 1723, un rapport de l'administration britannique de Madras déplore ainsi l'incapacité de ces intermédiaires à faire pression sur les artisans pour produire les quantités de textiles nécessaires afin de satisfaire la demande en métropole : cela illustre bien le poids de ces relations dans la vie commerciale du comptoir et, *in fine*, dans le système des Compagnies. Sans une approche locale, comptoir par comptoir, il est impossible de comprendre le phénomène global qu'est le développement du capitalisme.

Qu'est-il advenu de ces comptoirs après la fin du système des Compagnies ?

Il est très difficile de généraliser le poids de l'héritage des Compagnies sur les comptoirs et les villes qui les ont abrités. Si l'on visite Pondichéry aujourd'hui, on est frappé par la permanence de l'influence française : le mélange d'influences sud-indiennes et françaises qui affleure dans la langue, la nourriture et les coutumes locales est tout à fait unique. L'exemple de Pondichéry – qui, soit dit en passant, est le seul endroit de la région du Tamil Nadu où l'on peut boire de l'alcool – illustre bien la continuité de la période des Compagnies à l'ère coloniale et postcoloniale. A l'inverse, dans d'autres villes, l'héritage des Compagnies est plus discret. Madras, aujourd'hui Chennai, est étonnamment moins marqué que Pondichéry par son passé de ville coloniale et industrielle. A moins d'une centaine de kilomètres, entre Chennai et Pondichéry, l'ancien comptoir néerlandais de Sadras – un lieu-clé pour l'approvisionnement en textiles des Pays-Bas aux XVII^e et XVIII^e siècles – est aujourd'hui un village endormi, dont quasiment rien, à part son fort, n'évoque la VOC.

Néanmoins, la disparition des Compagnies n'a pas marqué la fin du modèle du comptoir. Les comptoirs européens en Asie ont largement inspiré l'établissement de villes telles que Hongkong ou Singapour au XIX^e siècle, qui sont elles aussi des lieux cosmopolites, d'approvisionnement et d'échanges. Il est aussi possible de faire un lien entre les comptoirs et la création des zones économiques spéciales (ZES), qui, en attirant les investisseurs étrangers, ont été, dans la Chine de Deng Xiaoping à la fin du XX^e siècle, un lieu d'incubation du capitalisme chinois. Ils ont été imités ailleurs en Asie. En réfléchissant sur ces exemples, on peut imaginer comment les comptoirs, de tout petits espaces, ont joué le rôle d'incubateurs du capitalisme global ! ■

(Propos recueillis et traduits par Ana Struillou.)

POUR EN SAVOIR PLUS

Ouvrages généraux

R. B. Allen, *European Slave Trading in the Indian Ocean, 1500-1850*, Athens, Ohio University Press, 2015.

R. Bertrand, *L'Histoire à parts égales. Récits d'une rencontre Orient-Occident, XVI^e-XVII^e siècle*, Points, 2014.

R. Estienne (dir.), *Les Compagnies des Indes*, Gallimard-Ministère des Armées, 2017.

A. Orain, *La Politique du merveilleux. Une autre histoire du Système de Law, 1695-1795*, Fayard, 2018.

G. Riello, *Cotton. The Fabric that Made the Modern World*, Cambridge University Press, 2013.

É. Roulet (dir.), *Le Monde des Compagnies*, Aachen, Shaker Verlag, 3 vols, 2017-2023.

Indes britanniques et néerlandaises

L. Blussé, *Strange Company. Chinese Settlers, Mestizo Women and the Dutch in VOC Batavia*, Dordrecht-Riverton, Foris Publications, 1986.

U. Bosma, R. Raben, *Being « Dutch » in the Indies. A History of Creolisation and Empire, 1500-1920*, Singapour, NUS Press, 2007.

A. Clulow, T. Mostert (dir.), *The Dutch and English East India Companies. Diplomacy, Trade and Violence in Early Modern Asia*, Amsterdam University Press, 2019.

E. Erikson, *Between Monopoly and Free Trade. The English East India Company*, Princeton University Press, 2014.

J. Gelman Taylor, *The Social World of Batavia. European and Eurasian in Dutch Asia*, Madison, University of Wisconsin Press, 2004.

F. Gipouloux, *La Méditerranée asiatique, XVI^e-XX^e siècle*, CNRS Éd., rééd., 2024.

R. Harris, *Going the Distance. Eurasian Trade and the Rise of the Business Corporation, 1400-1700*, Princeton University Press, 2020.

P. J. Stern, *The Company-State. Corporate Sovereignty & the Early Modern Foundations of the British Empire in India*, Oxford, Oxford University Press, 2011.

D. Veevers, *The Origins of the British Empire in Asia, 1600-1750*, Cambridge University Press, 2020.

Indes françaises

R. Alalasundaram, *The Colonial World of Ananda Ranga Pillai, 1736-1761*, Pondichéry, Guridakshins Printers, 1998.

C. Cérino, G. Le Bouëdec, *Lorient ville portuaire*, Rennes, PUR, 2017.

J. Deloche, *Le Vieux Pondichéry, 1673-1824*, Pondichéry-Paris, Institut français de Pondichéry-École française d'Extrême-Orient, 2005.

C. Guilevic, *L'Impact d'une ville nouvelle dans la Bretagne du XVIII^e siècle. Lorient et la Compagnie des Indes*, Rennes, PUR, 2015.

P. Haudrière, *La Compagnie française des Indes au XVIII^e siècle*, [1989], Les Indes Savantes, 2 vol., 2005.

G. Lelièvre, *La Préhistoire de la Compagnie des Indes orientales, 1601-1622*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2021.

A. Lespagnol, *Messieurs de Saint-Malo. Une élite négociante au temps de Louis XIV*, [1997], Rennes, PUR, 2011.

C. Manning, *Fortunes à faire. The French in Asian Trade, 1719-48*, Londres, Routledge, 1996.

M. Ménard-Jacob, *La Première Compagnie des Indes. Apprentissages, échecs et héritage, 1664-1704*, Rennes, PUR, 2016.

P. Le Tréguilly, M. Morazé (dir.), *L'Inde et la France. Deux siècles d'histoire commune, XVI^e-XVIII^e siècles*, CNRS Éd., 1995.

M. Vaghi, *La France et l'Inde. Commerces et politique impériale au XVIII^e siècle*, Mimésis, 2016.

A visiter

> **Musée de la Compagnie des Indes de Lorient**, avenue du Fort-de-l'Aigle, 56290 Port-Louis ; « Fortune et infortunes. L'escadre de Chine et le naufrage du *Prince-de-Conty* », exposition jusqu'au 5 janvier 2025

A suivre

> **Le projet CAPASIA**, dirigé par Giorgio Riello à l'Institut universitaire européen de Florence, vise à fournir une histoire polycentrique du capitalisme moderne, en se focalisant sur l'étude des usines d'Asie maritime (<https://www.capasia.eu>).

> **Le projet Europe's Asian Centuries. Trading Eurasia**, dirigé par Maxime M. Berg, retrace les premiers bouleversements économiques mondiaux au cours de la période 1600-1830 (<https://cordis.europa.eu/project/id/249362>).

Dans la fabrique du premier « roman national »

DEVENIR L'HISTOIRE DE FRANCE
LA FORTUNE DES GRANDES CHRONIQUES
DE FRANCE AU MOYEN ÂGE
ANTOINE BRIX



cths